

La Ville de La Baule-Escoublac présente

2021
LA BAULE-ESCOUBLAC, PASSION CHEVAL

L'ANNÉE DU CHEVAL

RECUEIL
nouvelles et photos



Emilie SANCHO

VILLE DE
La Baule
ESCOUBLAC

2021
LA BAULE-ESCOUBLAC, PASSION CHEVAL

L'ANNÉE DU CHEVAL

RECUEIL

nouvelles et photos

Concours

Concours de photos

Composition du jury:

Delphine Filloux - Adjointe au Maire de La Baule-Escoublac

Culture et Jumelage

Jean-Baptiste Brune - Directeur de la communication -

Ville de La Baule-Escoublac

Dorothée Bourmaud - Cheffe du service culture - Ville de La Baule-

Escoublac

Charles Talote - Responsable du musée Boesch - Ville de La Baule-

Escoublac

Jérémy Hervé - Service de la culture - Ville de La Baule-Escoublac

Patrick Gérard - Photographe

Philippe Rouger - Éditeur

Tous les lauréats ont leurs clichés publiés dans ce recueil.

« Coup de cœur » pour la photo de couverture.

Concours de nouvelles

Composition du jury:

Delphine Filloux - Adjointe au Maire de La Baule-Escoublac

Culture et Jumelage

Dorothée Bourmaud - Cheffe du service culture - Ville de La Baule-

Escoublac

Catherine Bouedron - Service de la bibliothèque - Ville de La

Baule-Escoublac

Jérémy Hervé - Service de la culture - Ville de La Baule-Escoublac

Brigitte Martin - Éditrice

Jean-Joseph Julaud - Écrivain

Philippe Rouger - Éditeur

PRÉFACE

L'année passée, nous avons lancé l'idée d'un concours de nouvelles et de photos sur le thème « Confinement / déconfinement », comme une sorte d'exutoire à l'étrange période que nous venions de traverser. Devant le succès alors rencontré, nous avons décidé de pérenniser cette initiative en changeant le sujet pour chaque millésime.

2021 décrétée « Année du cheval » à La Baule-Escoublac, ce thème est donc apparu comme une évidence pour cette édition.

Plusieurs centres équestres, le stade hippique François André et le Jumping international, l'allée Cavalière, les matchs de polo sur la plage, une unité équestre de la Police municipale... Autant de témoignages de ce lien unique existant entre notre ville et « la plus noble conquête de l'Homme ». La Baule-Escoublac évidemment appartient aux villes qui incarnent le cheval : tout comme la voile ou l'automobile, l'équitation fait véritablement partie de son ADN.

Sur l'ensemble de l'année, un certain nombre de manifestations ont ainsi été organisées. Tous les quartiers de la commune, tous les publics, des plus petits aux plus âgés, ont été concernés. Et tous les aspects de l'univers hippique auront été abordés : le sport, le loisir, le tourisme, les filières professionnelles, l'élevage, le dressage... et même l'équithérapie !

Le lecteur va donc découvrir avec intérêt comment les contributeurs à ce recueil, Baulois résidents ou visiteurs, ont traduit par leurs écrits et dans leurs photos la façon dont ils ont ressenti ce lien très fort entre la ville et la monture.

Ce recueil de textes et photos est la sélection des meilleures contributions à ce concours. Il nous permet de conclure avec émotion et élégance cette année consacrée au cheval et de glisser vers « 2022, Année de l'automobile ».

Franck Louvrier

Maire de La Baule-Escoublac

Vice-président du Conseil régional des Pays de la Loire



SOMMAIRE

Un cheval de rêve	6
Je m'appelle Hector	11
Le fabuleux dessein de Félicie Létrier	16
Yules	21
La plage à marée basse	25
Rose	29
Le cheval à La Baule-Escoublac	36
Une route sans fin	40
Les jeudis d'Agathe	44
Merci Violette	50



Un cheval de rêve

Philippe HENRY

1^{er} prix

Erwan était tout jeune. Il quittait à peine la période où les enfants « aisonnent » comme on disait à la campagne, tâtonnant de meuble en meuble pour progresser dans la maison. Ce jour-là, ses parents l'avaient emmené en promenade du côté du manège d'équitation des Platanes. Tout près, à l'angle de l'avenue. Ils s'étaient arrêtés au bord de la carrière où évoluaient plusieurs cavaliers. Parfois, l'un se détachait de la piste pour aller sauter un petit obstacle placé au centre. Le bébé qu'était encore Erwan ne comprenait pas pourquoi tout à coup la monture se dirigeait vers ces barres et s'élevait au-dessus d'elles pour retomber de l'autre côté, avec quelques fois une sorte de soupir sorti de ses profondeurs. Devant ses yeux prêts à s'émerveiller, le cheval s'envolait. Le monde à cet âge est encore riche de tous les possibles, alors oui, le cheval volait. Puis la monture rejoignait les autres sur la piste, fier de son exploit pensait Erwan. Cette vision extraordinaire, il la garderait longtemps. Il revivrait souvent cette féerie merveilleuse dont ses petits yeux avaient été témoin.

Devenu un peu plus grand, l'enfant demandait souvent à ses parents d'aller se promener là-bas. Arrivés au manège, il était difficile de détacher Erwan du spectacle. Il aurait pu rester des heures à regarder les chevaux évoluer, parfois se prélasser au paddock ou au contraire s'ébrouer joyeusement après s'être roulés dans l'herbe. Devant la carrière, il restait fasciné par les sauts ou, lorsqu'il s'agissait d'une reprise de dressage, par les danses élégantes auxquelles se livraient les chevaux sans qu'il pût déceler dans l'apparente immobilité des cavaliers d'où pouvait venir cette magie. Il devait avoir quatre ans. Pour Noël, il demanda un grand cheval de bois à bascule. « Grand comme ça » avait-il dit en tendant le bras bien au-dessus de sa tête. Sa maman avait souri de voir cette passion qu'il avait toujours eue pour les chevaux demeurer encore aussi forte. Un cheval à bascule, après tout pourquoi pas ?

Depuis ce Noël-là, et durant longtemps encore, le grand cheval de bois allait se dresser au pied du lit d'Erwan, posé sur la moquette dont les poils usés à cet endroit témoignaient de l'usage immodéré qu'il faisait de son cadeau. Il passait de longs moments juché sur son dos, à rêvasser ou même à lire ses illustrés, se balançant doucement d'avant en arrière. Un jour, il dit à sa mère qu'il voulait un vrai cheval pour le Noël à venir.

– Ce sera difficile mon chéri. Où le mettrait-on ? Et puis un cheval, c'est beaucoup d'argent. Il faut le nourrir, le soigner lorsqu'il est malade... Quand tu seras grand, que tu auras un travail, alors tu verras. Peut-être pourras-tu réaliser ton rêve, et tu te promèneras dans la forêt d'Escoublac avec les autres cavaliers.

Alors Erwan passa encore plus de temps sur son cheval de bois. Au retour de son école, sa première visite, son premier câlin étaient pour lui. Un peu plus tard, lorsqu'il eut son premier vélo, il passa ses journées de vacances à faire le gué devant le centre équestre pour suivre les promenades sur sa bicyclette dès que l'occasion s'en présentait. Il ne cessait sa filature que lorsqu'elles atteignaient la forêt d'Escoublac où il n'osait pas trop s'aventurer. Si, empruntant l'allée cavalière, elles se dirigeaient vers la mer, c'est sur le remblai que s'arrêtait sa poursuite. Alors, il regardait les chevaux s'éloigner au petit trot vers le rivage.

Le cheval occupait une bonne part de ses journées, qu'il soit de bois dans sa chambre, ou bel et bien de chair, comme au manège. Mais c'était la nuit, dans ses songes et ses rêves, qu'Erwan trouvait vraiment son bonheur. Il pouvait enfin réaliser pleinement ce qui lui tenait tant à cœur. Dès qu'il s'était assoupi, il partait au galop sur son cheval de bois qui enfin pouvait prendre vie. Il entendait son souffle et le choc de ses sabots sur le sol alors qu'une folle chevauchée l'emmenait à la vitesse de l'éclair jusqu'au bout de l'horizon. Il avalait sur sa monture les obstacles les plus hauts et remportait les concours les plus prestigieux sous les ovations du public. Lorsqu'il mettait pied à terre pour desseller comme il avait maintes fois vu les cavaliers le faire, il sentait les naseaux de sa monture s'appuyer affectueusement contre son dos. Parfois, des petits coups de tête espiègles venaient doucement solliciter un morceau de carotte ou de pain. Mais dès le jour venu, comme dans Cendrillon à minuit dépassé, la magie devait disparaître. Il appréhendait ces réveils, lorsque l'enchantement

s'achevait brutalement et que son cheval redevenait de bois. Il était là, au pied de son lit, immobile et indifférent à leurs aventures nocturnes. Erwan chaque matin retournait tristement dans le monde réel. Personne n'aurait pu comprendre le chagrin qu'il ressentait alors. Il était l'heure de se lever. Bientôt viendrait la classe. Aucun de ses camarades ne le croirait lorsqu'il leur raconterait ses chevauchées. Erwan, lui, savait bien que tout cela n'était que songe. Et alors ? S'il ne pouvait pas avoir de cheval, si ses parents n'avaient pas les moyens de lui offrir des leçons d'équitation, qu'importait tout cela tant que chaque nuit il pouvait retrouver le monde merveilleux de ses rêves. L'important n'était-il pas qu'il ressente cette joie, qu'il la vive aussi intensément ? Ils avaient beau dire, ce cheval était bien le sien. Personne d'autre que lui d'ailleurs n'aurait pu le monter. Personne, s'il avait pu rester sur la selle par on ne sait quel miracle, n'aurait pu galoper aussi vite ni sauter des obstacles d'une telle hauteur. Ses parents souriaient au récit enflammé qu'il faisait de ses rêves.

En grandissant, il apprit à taire ses exploits nocturnes. Surtout à l'école. On finissait par trop se moquer de lui dans la cour de récréation. C'était devenu un jeu. On le narguait. Les enfants s'amusaient, à cheval sur le dos les uns des autres, à imiter un galop maladroit. Ils feignaient de tituber, de buter sur des obstacles imaginaires... Ils tournaient Erwan et ses songes en ridicule. Lui ne se laissait pas faire, il courait de l'un à l'autre pour les faire taire, il tentait de les bousculer, en rageant de son impuissance. Quand il venait à bout d'un moqueur, c'était dix autres qui apparaissaient d'un autre côté. Peu à peu, ces tristes jeux étaient devenus la principale activité dans la cour de récréation. Les surveillants ne voyaient là rien d'anormal. Sans doute les enfants jouaient-ils au chat. Personne ne semblait se rendre compte que le chat était toujours le même enfant, toujours Erwan, qui bientôt rentrerait dans la classe avec les autres sans oser rien dire, sans se plaindre, sans raconter la méchanceté dont il était dorénavant constamment la victime. Le soir, rentrant à la maison, il se gardait bien de raconter l'acharnement qu'il avait enduré. A quoi bon se disait-il. Ses parents n'allaient pas l'accompagner en classe ni assister aux récréations pour le protéger. Et quand bien même, cela ne ferait que donner une vigueur plus forte aux quolibets qu'il lui fallait supporter. Alors souvent, à table au dîner, il se taisait et commençait d'imaginer de nouvelles aventures pour la nuit qui venait. Plus ses journées étaient douloureuses, plus ses rêves devenaient un refuge nécessaire.

Erwan vivait tout cela avec une intensité absolue, au point que sa vraie vie dorénavant se concentrait sur les rêves de ses nuits. Rien n'était plus important à ses yeux. Rien d'autre n'existait. Sa réalité n'était plus celle des autres.

Peu de jours après, à l'école, les autres élèves s'acharnèrent sur lui plus encore qu'à l'habitude. Erwan n'en pouvait plus. Il aurait voulu retourner dans ses nuits pour échapper à tant de cruauté. Le soir, il ne parvint pas à manger et resta silencieux, sous les yeux inquiets de ses parents. Puis il put enfin rejoindre son lit. Sa mère vint l'embrasser comme chaque soir, mais elle ne cessa de le regarder, interrogative et inquiète. Que ce passait-il chez cet enfant ? Il était en train de lui échapper. Comme s'il glissait entre ses doigts.

C'est le lendemain matin de ce soir-là que sa mère, s'étonnant de ne pas le voir paraître dans la cuisine pour le petit déjeuner, frappa en vain à la porte de sa chambre. Le lit de l'enfant était vide. Elle ne reverrait plus jamais Erwan, car cette nuit-là, il avait fait un nouveau rêve. Trop malheureux, il avait demandé à son cheval de l'emmener au loin, là où les chevaux paissent en paix, là où les autres enfants le laisseraient raconter son monde des nuits, là où enfin on croirait que rêves et réalité peuvent n'être qu'un et que si les rêves sont assez intenses, si on veut bien y croire, vient un moment où les deux mondes finalement se chevauchent.

Et il est vrai que ce matin-là, au pied du lit de son enfant, sa maman ne retrouva pas non plus le cheval de bois à bascule.





Je m'appelle Hector

Patrick ROYER

2^e prix

Je ne vais pas vous raconter ma vie, ce serait beaucoup trop long et vous seriez tentés de tourner vos talons. Alors, si vous voulez bien rester un peu avec moi, sachez avant toute chose que d'habitude, je ne passe pas inaperçu quand je marche dans la rue avec mes gros sabots. Mais là, rien, pas un bruit, je marche en silence comme si j'étais sur la pointe de vos pieds, comme si je marchais sur des œufs. Il faut bien vous avouer que je suis bien équipé, j'ai des chaussons bien épais qui me donne le pas léger, le pas feutré. Et, ainsi chaussé, je déambule dans des couloirs aussi blancs que les nuages, chemins exigus éclairés par des lumières inquiétantes, aux sols recouverts de carreaux de faïence, qui mènent jusqu'à des alcôves où règne une sensation de tristesse et un silence pesant que seuls, les bips stridents et angoissants de drôles de machines, parvenaient à briser. Je me demandai souvent pourquoi c'était à moi que revenait cette mission. Je suis de taille imposante et, la faute à mon imposante stature, je passe de justesse sous les portes d'entrée de ces box d'un autre genre. Prenez le poney par exemple, il est beaucoup plus petit que moi et attire toujours la sympathie des enfants. Et l'âne, lui aussi aurait pu avoir la préférence, n'était-il pas, sous le nom de Cadichon, un héros de la comtesse de Ségur qui a ravi et ravira encore de nombreux jeunes et moins jeunes lecteurs ? Et puis, je pourrais en citer d'autres, du chat au chien en passant par le lapin, le hamster voire toute la basse-cour sans oublier le poisson rouge au pouvoir hypnotique qui de surcroît est bien plus facile à emporter. Et bien non, c'était à moi que revenait cette délicate et merveilleuse mission remplie de bonnes et joyeuses attentions. Notez au passage que j'en suis fier et que ce n'est que par pure modestie que je viens de vous narrer le pourquoi surprenant de mon choix. Oh ! mais je ne vous ai encore réellement rien dit, je parle je parle, enfin si on peut dire car je dirais plutôt que j'hennis comme un cheval et pour cause, je suis un cheval, un cheval pas banal, un cheval médical. Je n'ai pas fait le serment d'Hippocrate, je n'ai pas usé ma robe alezane sur les bancs d'une fac et

encore moins appris le moindre numéro de cirque non, j'ai été choisi pour la sérénité et la sensation d'apaisement que je dégage autour de moi et pour ma faculté à en dire plus dans mes silences que n'importe quel psychothérapeute à la plus charmeuse verve verbale. Mais je ne vous ai pas encore expliqué les buts de ma mission. Et bien voilà, je suis chargé de livraisons exceptionnelles, j'apporte des cadeaux du cœur, des bouquets de bonheur. Je vais à la rencontre de personnes qui se sont perdues dans les méandres de la tristesse, à qui le temps qui reste, apparaît comme déjà perdu et qui, derrière le rideau de leurs paupières, quand la nuit tombe du ciel, n'ont plus le moindre espace pour le plus petit des rêves. Ce n'est pas grand-chose, sûrement pas assez, mais quand je suis près d'eux, que mon regard croise leurs regards, une étincelle jaillit, comme une petite étoile filante dans le ciel qui, le temps d'un instant, brille comme un magnifique soleil d'été. Je vois alors de jolis sourires naître sur les visages auparavant endormis, presque sans vie, des sourires qui ravivent les souvenirs, les joies et les bonheurs du temps passé. C'est une petite lueur, la flamme d'une bougie, un rai de lumière sur les étagères des souvenirs entassés au gré des années. C'est un anniversaire qui resurgit, un voyage qu'on ne se souvenait plus avoir fait, un premier baiser osé sur les lèvres de l'être aimé, une bonne blague faite à un ami et le sourire grandit, il devient rire. Le cours instant d'une main posée sur mes naseaux et ils découvrent mon souffle chaud, pareil à la chaleur de l'été, brise animale comme le mistral des vacances passées sous une ombrelle à regarder l'empreinte des vagues se dessiner sur le sable ou à écouter le roulement cadencé des galets si joliment polis que leurs pieds trouvaient pourtant parfois un peu impolis. Comme ils rêvaient de monter sur mon dos, d'ailleurs je crois bien qu'ils le faisaient pour de vrai, c'était comme un nouveau départ, une course effrénée à travers les âges, leurs âges, il n'y avait plus d'obstacle infranchissable, cela devenait si facile de prolonger le futur ainsi sur mon dos, il n'y avait plus de ligne d'arrivée et encore moins de podium ou de médailles à remporter. C'est ainsi, que de chambres en chambres, je me faufile avec l'agilité et la souplesse d'un chat, entre lits et portes-sérums, pour atteindre toutes ces mains qui n'ont pour souhait que de m'êtreindre, de sentir ma chaleur et les battements de mon cœur. Je n'ai jamais les oreilles inclinées de la peur, je ne sursaute jamais, ne fais jamais de pas en arrière, aucune crainte ne me vient à l'esprit, je suis si bien accueilli que je n'ai qu'une seule envie, donner de l'espoir et de l'amour le temps de ce

petit tour de manège dans leur existence. Ô combien je souhaite qu'ils attrapent tous le « pompon » du bonheur et des jours meilleurs et qu'ils tournent à l'infini sur le manège de la vie.

C'est étrange mais quand la journée se termine, que mes visites sont terminées et que je suis de nouveau dans mon box, je ressens à mon tour de la tristesse, ils me manquent et je n'attends plus que le jour où j'y retournerai.

Il m'arrive parfois et là, je dois dire que c'est un peu ma madeleine de Proust, que j'aïlle dans le jardin d'un centre médical pour enfants en convalescence afin de les distraire et de les initier à l'équitation. Pour cela, je suis accompagné de mon assistant attiré, c'est lui qui aide les enfants à monter sur mon dos et leur apprend les rudiments et bons usages de la pratique équestre. Avec moi il ne risque pas de tomber, je suis un cheval bien éduqué et la bombe dont ils sont affublés n'est portée que par pur respect réglementaire. Cependant, on ne sait jamais, j'ai beau maîtriser mes émotions mais, la piqûre d'une guêpe ou pire, celle d'un frelon fêlé qui aurait envie d'affûter sur moi son dardillon, serait bien plus douloureuse qu'un coup d'éperon et dans ce cas, je ne sais quelle serait ma réaction. Ainsi, avec mon jeune cavalier bien assis sur mon dos, on me promène dans les allées bordées de massifs fleuris, parfois je cueille une fleur, je la mâche délicatement, c'est normalement interdit mais on m'autorise ce privilège au grand dam du jardinier qui m'observe d'un œil contrarié. Si on s'approche du bassin j'en profite pour donner un petit coup de langue à la surface de l'eau, c'est très rafraichissant et ne trouble en rien la quiétude des poissons rouges qui sommeillent à l'ombre des nénuphars. Je marche au pas et comme une tirelire je m'emplis de leurs facéties, de leurs rires, de leurs cris de joies. Ce sont à chaque fois de merveilleuses journées récréatives qui ne s'achèvent qu'une fois avoir porté tous ces cavaliers en herbes dont certains deviendront peut-être un jour de très grands jockeys.

Mais, avant de terminer cette petite parenthèse de ma carrière hors les sentiers battus des centres équestres, je tiens avant tout à rendre hommage à celui sans qui je ne serais rien, bon j'exagère un peu mais un peu de flatterie, ça ne mange pas de carottes, j'ai nommé Arthur mon fidèle assistant qui m'accompagne dans mes visites à domicile avec un

très grand professionnalisme. C'est un homme très élégant, se parfumant généreusement avec « équipée sauvage » de chez Hesmer en me gratifiant au passage d'un petit coup de vaporisateur sous le menton. Il me sert également de chauffeur et conduit mon van avec une extrême douceur.

Mais comme je suis distrait, j'allais oublier le principal car, au cas où vous voudriez aspirer à une bouffée de bonheur en ma compagnie, appelez le haras du bois joli et demandez Hector le cheval d'hôpital et de dispensaire en tous genres. Je suis équithérapeute, je soigne les bobos du cœur et j'adore mon métier, je l'aime tellement que ce n'est plus un métier, c'est devenu une vocation, une passion et pour tout vous avouer, j'en suis arrivé à souhaiter sortir de mon box non pas pour fouler l'herbe des prés ou pour galoper lors de grande chevauchées, mais pour aller à la rencontre des âmes en pleur. Je suis Hector, praticien sans honoraire enfin, si vous en avez envie, car moi j'en ai toujours envie, une belle carotte fraîchement sortie de sa motte de terre, pour seul salaire, me comblera de bonheur.



Le fabuleux dessein de Félicie Létrier

Eddie BELLIER

3^e prix

Félicie Létrier excellait dans un domaine, la communication, et ne vivait que pour une unique passion : les chevaux. Au moment où elle s'apprêtait à présider le premier conseil municipal de l'année 2021, elle ne savait pas encore qu'elle unirait son domaine de compétence et son activité de prédilection.

L'ambiance était particulièrement tendue ce jour-là entre l'adjointe en charge de l'écologie et le directeur général des services qui avait été appelé à donner son avis, bien que le premier édile veillât scrupuleusement à ce que les fonctionnaires territoriaux, nonobstant leur expertise, ne prissent l'ascendant sur les élus.

Térébenthine Labaine militait pour qu'on développât la flotte de petits camions électriques pour les services techniques. Ils étaient plus mobiles, moins bruyants et rejetaient moins de gaz à effet de serre. Selon elle, c'était la solution idoine pour entretenir les innombrables parterres qui faisaient de la ville balnéaire l'une des plus fleuries de France. Martin Zethor était vent debout et disait que c'était une hérésie : on mettait au rebut des tracteurs qui avaient très peu d'heures au compteur et surtout on louait à prix d'or les batteries au concessionnaire, des batteries le plus souvent chinoises dont le respect des normes écologiques semblait pour le moins douteux. Le ton montait entre l'élue et le fonctionnaire. La première en était carrément venue à dire au second qu'il n'était qu'un dinosaure rétrograde incapable de se défaire d'une économie carbonée, quand celui-ci lui répliquait qu'elle n'était qu'une hystérique de l'écologie et que là où elle croyait œuvrer pour l'environnement, elle était l'idiote utile au service des exportations chinoises. Bref, il était temps que la mairesse intervint, ce qu'elle fit avec une rondeur matoise.

– J'ai peut-être une solution, je ne peux que la suggérer mais elle mérite à mon sens d'être étudiée. Je sais qu'elle a été mise en œuvre dans

certains villages, vous me rétorquerez que La Baule n'est pas un village mais dans les villages en question l'opération s'est avérée concluante, tant sur le plan humain que sur le plan économique.

Le conseiller municipal aux petites et moyennes entreprises se pencha vers son voisin et lui chuchota :

– Ça y est. Elle a perdu la moitié du conseil mais elle a neutralisé les deux pitbulls.

– Je pense, reprit Félicie Létrier, que la panacée n'existe pas en termes de véhicules pour les services techniques mais une troisième voie est possible.

– J'ai eu peur, murmura le conseiller municipal aux PME, j'ai cru qu'elle allait nous faire du en même temps.

– Voilà, s'avança l'édile, je pense que nous pouvons équiper les services techniques de plusieurs charrettes hippomobiles.

(Brouhaha dans la salle, la mairesse lève lentement la main, communication non verbale, silence).

Tout le monde conviendra que ce transport est parfaitement écologique. À la Baule et tout autour, il existe une vraie passion pour le cheval, un savoir-faire aussi. Je peux prendre l'attache des haras du pays de la Mée, ils peuvent nous fournir une étude du projet, un chiffrage et même une formation des personnels pour la conduite des chevaux. Last, but not least, si vous me permettez cet anglicisme, il est démontré que les chevaux remettent aussi du lien dans la population et que les passants sont par exemple plus enclins à parler avec les agents lorsqu'on abandonne les moyens mécanisés. Je propose conséquemment de suspendre la location de nouveaux véhicules électriques, de mettre un moratoire sur la vente de nos tracteurs et d'étudier notre projet.

– Elle est trop forte, marmonna le conseiller municipal aux PME, elle nous fait du en même temps sans le dire.

Devant autant de bon sens et autant de mesure, le conseil s'inclina et entérina la proposition de la mairesse.

Il n'y eut qu'une élue de la minorité, tendance gauche caviar, à s'émouvoir d'un tel projet :

– Madame le Maire, je souscris à ce projet environnemental mais des chevaux de trait sur la promenade de mer, est-ce que ça ne fait pas un peu, pardonnez-moi, est-ce que ça ne fait pas un peu « rural » ?

– Vous avez tout à fait raison, Madame, répondit-elle avec componction et leur crottin fera un peu d'engrais pour les fleurs que vous prizez tant.

Et la mairesse leva la séance.

On fit donc venir Norbert Auxois, le patron des haras du pays de la Mée, il recommanda pour commencer l'achat de cinq percherons, d'autant de charrettes et s'engagea à former cinq agents en une semaine à Châteaubriant. On convia même l'élue de la minorité à une observation sur une journée mais elle déclina l'invitation car elle croyait que Châteaubriant se situait dans le Cantal.

Les prédictions de la mairesse s'avèrent exactes, les Baulois se prenaient au jeu et des gens très distingués conversaient avec les agents les félicitant pour la docilité et la tenue de leurs chevaux. Mais c'était surtout les enfants qui aimaient caresser le ventre des chevaux, le dialogue s'engageait avec les parents et surtout avec les mamans pour le cinquième et le plus malin des agents techniques qui joignait l'utile et l'agréable et initiait parfois quelques conquêtes amoureuses. Il est si mignon et si fort à la fois votre cheval...

L'opération faisait des émules dans toutes les communes de Cap Atlantique ainsi qu'à Pornichet et Saint-Nazaire. Mais l'émulation valait aussi au sein du conseil municipal et pour flatter l'encolure de Madame Lérier, chaque adjoint cherchait à y aller de son petit projet équin. L'adjoint à la sécurité vantait les mérites de la police montée. Un policier à cheval en imposait, il dominait l'administré et allait même jusqu'à susciter le respect des racassous à casquette. L'adjoint aux sports, en plus d'une fréquence accrue des courses hippiques, obtint d'organiser un grand tournoi de polo sur la plage. On fit venir l'équipe nationale d'Argentine et leur capitaine, Attila, qui s'était acquis une terrible réputation en faisant rassir sa bavette sous la selle de son cheval. L'adjointe à l'événementiel amena les équipages du Puy du Fou pour simuler une course de chars

hippique et épique sur la plage entre Gaulois et Romains. L'adjointe à la culture ne demeura pas en reste et voulut qu'on organisât un grand concours de nouvelles sur le thème du cheval. Il n'y eut pas jusqu'à l'adjoint aux affaires scolaires qui ne voulût imposer la viande chevaline une fois par semaine dans les cantines mais Félicie Lérier tint la bride haute à ses ambitions et le raccompagna doucement à la sortie de son bureau, lui mettant une main sur l'épaule et lui disant : « Dans le cochon, tout est bon, certes, mais pas dans le percheron ». Du reste l'hippophagie était un concept archaïque probablement ancré dans les mœurs barbares du XX^e siècle.

Une vraie dynamique équine s'était mise en place à La Baule et elle était aussi accompagnée d'un véritable succès économique, non seulement le coût des transports techniques avait été substantiellement abaissé mais tout un réseau de petites entreprises s'était créé autour du cheval : maroquinerie, charpentiers d'écurie, services de palefreniers, soins vétérinaires, etc.

Il ne restait qu'un point qui chagrinait Félicie Lérier : la question du lien avec l'océan. Sur le fond, et bien que l'élue de la minorité l'eût si maladroitement formulé, la vraie place du cheval n'était-elle pas à la campagne plutôt qu'à la mer ? La solution fut soufflée à la mairesse par un de ses amis, professeur de lettres classiques : l'hippocampe.

Hippocampe, nom masculin, emprunt au grec composé de : ἵππος « cheval » et κάμπος « sorte de poisson ». L'hippocampe n'était donc rien d'autre qu'un cheval marin !

Félicie Lérier convainquit donc le conseil municipal de faire bâtir sur le front de mer un immense aquarium entièrement dédié aux hippocampes. La piste cyclable passerait même dedans !

À l'été 2025, pour le plus grand plaisir des petits et des grands, l'on déambulait entre une célèbre confiserie de l'Avenue de Gaulle et le nouvel aquarium ; l'on passait de la dégustation des bonbons multicolores à la contemplation des mille et une couleurs des petites bêtes au port si altier et à la tête si chevaline.





Yules

Florence SLOVE-MERCIER

4^e prix

Ce fut une nuit étrange dont se souviennent encore les vieux habitants de La Baule et comme nos ancêtres les Baulois n'en ont jamais connue. Dans la soirée du 9 mai 2084, au coucher du soleil, le rayon vert est apparu au fond de l'horizon. Il a traversé le trou de la Pierre percée et le ciel s'est enflammé, transformant les éoliennes de Saint Nazaire en torchères d'Hassi-Messaoud.

Au Centre équestre de La Baule, un poulain vient de naître. Sa mère lèche tendrement sa peau pour le nettoyer. C'est un bel alezan. On le nomme Yim Khana. La même nuit, au manège des Platanes, un poulain naît, un bai noir qui reçoit le nom de Yules-César.

Un matin, les deux poulains se rencontrent sur la plage de La Baule. Aussitôt, Yules et Yim deviennent inséparables. Ils font la course et galopent sur le sable, faisant jaillir l'eau des vagues et claquer les coquillages. Parfois, ils trottent sur l'Allée cavalière ou vont au terrain de polo de Congor voir les chevaux et leurs cavaliers s'affronter aux centaures que les lois de bioéthique ont permis de créer.

D'autres jours, ils sautent des troncs dans la forêt d'Escoublac ou luttent en hennissant. Souvent, à l'heure où les oiseaux se réveillent, les deux poulains traversent les marais salants de Guérande en prenant garde à ne pas abîmer les salines des paludiers. Si la marée le permet, ils franchissent le Traict du Croisic à Sissable et courent sur la grève de Pen-Bron. Des amis comme eux, il n'y en a pas deux comme ça !

Yules et Yim grandissent et participent chaque année au Jumping Interplanétaire de La Baule, une épreuve qui compte pour le classement au CSIO. Ils ont un moral de battant et remportent, chacun, de nombreuses coupes. A la Une de « L'Echo de la Presqu'île guérandaise et de st Nazaire » on les désigne comme les « cracks bretons » car la Loire-Atlantique a rejoint la Bretagne depuis quelques décennies.

Un jour, après avoir dégusté les macarons à l'avoine de « Christophe Roussel, quatrième génération » et sailli à Saillé une jument, Yules trotte à travers champs jusqu'au château de Careil. Là, il reçoit un choc au poitrail. Dans un pré, une pouliche broute, la plus jolie pouliche qu'il ait jamais vue. Sa robe est blanche comme celle des Lippizan et trois de ses pieds sont ajourés de balzanes neigeuses, ce qui est signe de race. Ne dit-on pas : « Balzanes trois, cheval de roi » ! La cavale marche si joliment l'amble que Yules en a le cœur qui chavire.

Il s'approche. Elle fait mine de ne pas le voir, trotte et fait des voltes pour mettre en valeur sa silhouette fine et gracieuse.

Il hennit. La belle le regarde, a l'air de le trouver à son goût. Elle s'approche, il se présente :

- Yules-César, mais mes amis m'appellent Yules.
- Yole de Mer répond-elle, mutine.

Yules a présenté Yole à Yim. Maintenant, ils forment un trio turbulent et inséparable. Des fenêtres de l'espace de travail de la gare de La Baule, les co-workers regardent les trois chevaux passer, admirant leur allure et enviant leur liberté.

La quatrième extension du port de Pornichet a, une nouvelle fois, ensablé la baie de La Baule. L'eau se retire désormais plus loin que le banc des Chiens, ce qui a permis de créer une prairie entre la Promenade de la mer et la plage. Désormais végane, la population vient chaque matin y cueillir les herbes dont elle se nourrit exclusivement. Les Capsules de La Baule qui ont remplacé le petit train permettent à chacun d'accéder facilement à la prairie, à la mer ou à n'importe quel point du territoire baulois. Volant au-dessus du sol, elles ressemblent à de beaux papillons irisés.

Dans le centre de La Baule, le marché, si renommé autrefois lorsqu'on se nourrissait de viande et de poisson, a été remplacé par la « Promenade des Maires ». Ce jardin calme et tranquille dans lequel sont dispersées les statues des grandes et grands maires de la Baule est l'endroit où il faut être en fin d'après-midi. Baulois et touristes, animaux et plantes grimpantes ou rampantes s'y croisent, se saluent et communiquent grâce à l'Intelligence

Artificielle. C'est le lieu de mixité et de socialisation intergénérationnelle et inter-espèces qui fait la renommée de La Baule, outre sa plage, son golf, ses chevaux, ses Derbys, ses hôtels, ses villas, ses familles... Yole, Yules et Yim s'y retrouvent souvent pour un apéro-avoine.

Ce jour-là à Guérande, le salon des Antiquaires consacre une exposition à un objet étrange qui, dit-on, a fait les délices des hommes pendant des siècles : le livre. Morose, Yules y va, regarde, feuillette et goûte sans se faire voir un des ouvrages intitulé « Sacrifices ».

C'est exquis, pense-t-il en le mâchonnant. On dirait un mélange de foin et de salicornes avec un peu de l'acidité des pommes. Peu à peu, tandis qu'il digère les pages, une tentation germe en son esprit.

Depuis quelque temps, en effet, Yules est tourmenté. Son cœur balance entre amitié et amour. Yim et lui sont amoureux de Yole. Laisser Yole à Yim, c'est perdre Yole. Gagner Yole, c'est perdre Yim, son ami de toujours. Comment équilibrer le Yin et le Yang se demande Yules ?

Mille pensées lui tournent dans la tête tandis qu'il retourne à La Baule. Que le meilleur gagne, c'est-à-dire lui, Yules ! N'est-il pas l'étalon le plus fort, le plus titré ? Lors du jumping interplanétaire de La Baule, n'a-t-il pas battu les chevaux lunaires et martiens faisant crouler le stade François André sous les applaudissements !

Oui, mais il y a la tentation du Sacrifice. Se retirer parce qu'il le décide et laisser Yole et Yim tourner ensemble dans le tourbillon de la vie, tous les deux enlacés, ça aurait de la gueule ! Un autre destin plus glorieux l'attend, il le pressent. Jules César s'est illustré avec la guerre des Gaules. Il ne va pas, lui Yules, apporter la guerre à La Baule.

Quelle décision prendre ?

Yules hésite, réfléchit et se décide enfin.

Poussant un hennissement gaullien, il galope vers l'océan, entre dans l'eau et avance vers les vagues. Peu à peu, la mer le recouvre, le débarrasse de ses affres sentimentales, le met à neuf. Yole et Yim sont loin, très loin. Ici,

Yules trouve un univers à sa mesure. Dans la matrice liquide de l'Atlantique immense, il se sent devenir petit, mais étrangement bien. Il lui semble que ses postérieurs se rapprochent et se fondent avec sa queue, tandis que ses naseaux s'allongent comme une trompe.

Heureux et apaisé, il laisse le souffle de la mer le bercer et le ressac le balancer. Ondulant à la verticale au rythme des vagues, il se revoit poulain, enviant la puissance de son père et sa mère le consolant : « Ne sois pas triste Yules, small is beautiful ! »

Qui peut reconnaître Yules, le fougueux étalon noir dans ce minuscule hippocampe au sourire extatique flottant dans la baie de La Baule ? Personne !



La plage à marée basse

Patrice SAINT-ANDRE

5^e prix

Aujourd'hui, c'est un grand jour ! Pour la première fois de ma vie, je vais voir la mer. Attention, pas n'importe quelle mer et pas n'importe quelle plage, mais la plus belle plage d'Europe, la plage de La Baule. Avec ma jeune amie Tina, nous nous préparons pour ce grand jour. Nous sommes très excités, surtout Tina qui ne cesse de s'agiter. Il est très tôt ce matin, le soleil n'est pas encore levé dans notre grand pré, mais c'est une belle journée de printemps qui s'annonce. Déjà Rose-Marie et Pat préparent tout le nécessaire pour cette grande aventure.

Je m'appelle Jecracke des Isles. Un nom un peu snob pour un cheval de la campagne, mais mes amis m'appellent tout simplement Jecracke. Je suis un cheval Selle français avec une belle robe bai brun (c'est marron pour les non-initiés !). J'ai 24 ans et je vis dans un grand pré en bordure de la forêt du Gâvre avec mes amis Tina, Samy et Cisko. Ne vous étonnez pas si je prends aujourd'hui la parole, parce que même les chevaux de la campagne ont des choses à dire, croyez-moi ! Alors je vais vous raconter cette aventure, en compagnie mon amie Tina, de Rose-Marie et de Pat, nos deux cavaliers préférés.

Nous voilà partis dans un petit van (c'est un petit camion!), nous sommes un peu serrés l'un contre l'autre. Tina est une petite trotteuse alezane, bien plus jeune que moi et un peu grassouillette. Je sens bien qu'elle n'en mène pas large ! Après une longue route, nous nous arrêtons en bordure d'une petite forêt à Escoublac, plantée sur une dune de sable. Nos cavaliers nous préparent sans se presser. On me passe l'étrille, la brosse douce, on me peigne la queue, on me cure les pieds. C'est qu'il faut être présentables pour cette balade sur la plage chic de La Baule. Nous voilà à présent au pas, dans les petits sentiers de la forêt, réservés aux cavaliers.

Nous descendons jusqu'à la mer par une allée cavalière bordée de ses grands pins. Le terrain est merveilleusement souple et nos deux

cavaliers sont bien dans leur assiette. Rose-Marie monte la petite Tina qui est un brin nerveuse ce matin et Pat, mon cavalier préféré depuis 18 ans, me mène avec douceur et complicité vers l'océan.

Après quelques minutes, nous voilà arrivés devant le grand spectacle de la mer ! Nous traversons un large boulevard, pas trop fréquenté à cette heure. La plage est immense et lumineuse, la mer est d'un bleu profond, et moi, qui suis plutôt habitué au vert de la forêt, je suis tout ébloui devant cette lumière éclatante. Avec prudence, nous descendons une petite rampe qui nous mène à la plage. Je passe le premier, un peu ému, je me tiens sur mes gardes, je regarde à droite et à gauche, et Tina, derrière moi, fait des petits bonds, comme pour exprimer sa joie. Nous avançons à pas mesurés vers la mer. Je suis un tantinet anxieux et Pat, mon cavalier, me parle pour me rassurer et me donner confiance.

La plage, c'est tout à fait surprenant pour un cheval de la campagne ! Il y a des gens qui courent de long en large, avec un petit short, vraiment short ! Il y en a qui font la sieste, presque nus, allongés sur le sable, alors que nous sommes en milieu de matinée. J'aperçois quelques jeunes garçons et filles qui s'éclaboussent avec joie au bord de l'eau, d'autres qui se passent un ballon au dessus d'un filet, des enfants qui font des châteaux de sable sous le regard émerveillé de leurs parents. Rien à voir avec notre forêt du Gâvre !

Pat, mon cavalier, reprend ses rennes, ajuste ses jambes à la sangle. Je le sais, c'est le signe du départ. « Doucement, au petit trot ! » me dit-il, tandis que Tina est déjà lancée dans une allure rapide digne d'une vraie trotteuse. Peu après, je sens mon cavalier s'asseoir dans la selle, jambe droite derrière la sangle, rennes ajustées à ma bouche, c'est le moment tant attendu du galop. Whaou ! C'est l'extase enivrante, c'est le plaisir de voler au dessus du sable, c'est la liberté d'un galop maîtrisé. Je hume l'air marin, je respire l'océan à plein poumons. Tina fait des cabrioles de bonheur. Notre rêve se réalise par cette matinée ensoleillée sur la plus belle plage d'Europe.

Nous reprenons notre souffle après un long galop. Nous passons devant des clubs de plage pour enfants et, un peu plus loin, devant un grand bâtiment imposant. Pat en profite pour expliquer à Rose-Marie que cet hôtel luxueux fait partie du groupe Barrière et qu'il a été construit, il y a longtemps, sur des marais que l'on appelait « la bôle ».

Mon cavalier, il faut toujours qu'il fasse son petit prof, je le sais, c'est son défaut ! Sur la plage, les gens nous sourient et nous prennent en photo pour garder en mémoire cette image de carte postale.

Soudain, je dresse mes oreilles...J'aperçois au loin deux cavaliers ou plutôt deux cavalières. Beaucoup de gens les entourent. Elles avancent tranquillement au pas dans notre direction. J'entends des enfants s'exclamer : « C'est Pénélope, Pénélope Leprévost, la cavalière olympique ! ». Bien sûr, j'ai entendu parler de Pénélope et je sais qu'elle participe régulièrement au Jumping international de La Baule. Mais je ne m'attendais pas à la rencontrer aujourd'hui sur la plage. Nous nous approchons, son cheval est magnifique et élégant dans des allures de jeune premier. Je sens bien que nos cavaliers ont envie d'échanger la conversation, et moi, j'ai aussi envie de rencontrer la jument de Pénélope. Nous nous approchons prudemment pour faire connaissance. Flora, c'est son nom, est une jument alezane. Elle me plaît bien, cette petite sportive ! Nous commençons à nous reniffler tendrement...Quelques soufflements rauques ! je sens bien que Tina est un peu jalouse et piaffe d'impatience de reprendre un grand galop.

Pénélope échange quelques mots avec Pat et Rose-Marie. « J'aime beaucoup le jumping de La Baule. Le terrain en herbe est magnifique et c'est un plaisir de détendre nos chevaux sur la plage à proximité ». On parle d'oxers massifs, de palanques légères, de rivière impressionnante...Des mots que j'ignore ! Puis, poussant quelques légers soufflements, Flora nous fait comprendre qu'elle souhaite profiter au plus vite d'un bain de mer. Tandis que les deux cavalières s'éloignent, nous poursuivons notre randonnée jusqu'au bout de la grande plage. Sympa, cette petite Flora !

Et là, laissez-moi vous faire part de mon plus grand étonnement ! Alors que le vent se lève – c'est la marée qui monte, précise mon cavalier – apparaissent à la surface de l'eau des jeunes sportifs tirés par de grands cerfs-volants. Ils volent au dessus des vagues, faisant des sauts de plusieurs mètres. Ils s'en vont au large et reviennent à vive allure, dans un ballet fantastique. Nous nous approchons à la frontière effervescente du sable et de la mer et je suis un peu effrayé, à la fois par ces ailes volantes et par ces vagues qui roulent sur nos pieds. Je fais quelques écarts, peu appréciés de mon cavalier qui me gronde de la voix, se moquant de mes peurs de demoiselle.

Le retour se fera au petit trot, dans le calme et la confiance. J'aime ce trot régulier et ardent, cette allure souple sur le sable encore humide. Je redresse ma tête avec fierté. On me regarde ! Je sens les jambes et les cuisses de mon cavalier, et j'aime ses caresses sur mon encolure, comme des signes de contentement. J'apprécie ce moment d'unisson entre nous. Entre nous et avec ce qui nous entoure, le sable, la mer, le vent...et la lumière incroyable de cette journée de printemps.

A notre retour dans notre pré, nous aurons tant de choses à raconter. Mais je garderai pour moi ces secrets intimes avec mon cavalier, cette complicité entretenue depuis si longtemps. A 24 ans, je suis un vieux cheval. Je ne suis pas un cheval de haute école, ni un cheval de concours, mais un simple cheval de la campagne qui peut encore rêver...rêver d'un impossible rêve, un galop sur la plage à marée basse, en liberté, sans selle et sans filet, en compagnie de Flora, la jument de Pénélope !



Rose

Laurence AYRAULT

6^e prix ex-aequo

« Le cheval est un bon maître, non seulement pour le corps, mais aussi pour l'esprit et pour le cœur » Xénophon.

Rose s'approcha du parterre de fleurs et huma l'air quelques instants. Ce parfum exquis... Ces camaïeux de jaune orangé... elle tendit la main et caressa les doux pétales. La texture soyeuse lui rappelait la peau de Pierre.

- Pierre !

Elle l'appela plusieurs fois. Mais seul le silence lui répondit. Elle sortit brusquement les ciseaux de sa poche et coupa d'un geste sec la première rose au ras de la tige. La tête tomba, sans un bruit sur la terre humide. Il avait plu toute la nuit. Clic, clac, la deuxième atterrit à côté de sa sœur, puis la troisième... en quelques secondes les belles d'été jonchèrent l'herbe verte. Puis Rose foula le tapis jaune, donna des coups de pieds violents dans les têtes qui s'ébouriffèrent les unes après les autres. Elle s'arrêta brusquement, contempla son œuvre et se mit à crier. Un cri fort et puissant qui s'évanouit en une longue plainte aigüe.

Elle courut alors vers le fond du jardin puis s'arrêta net. La maison et les écuries n'étaient-elles pas de ce côté-là ? Elle ne voyait que les géants, les chênes sur la droite et les pins maritimes sur la gauche. Elle marcha longtemps, fit le tour de l'étang, mais Rose ne retrouvait pas sa maison. Où était-elle ? Elle s'assit sur le petit banc de pierre, écouta les grenouilles croasser, s'allongea et attendit.

- Maman ?

Rose leva la tête, surprise, quelle était cette voix ? Pourquoi appelait-on maman ? Elle n'avait pas d'enfants.

- Maman ? Es-tu là ? La porte de la maison était grande ouverte et...

Rose entendait les graviers crisser dans l'allée, elle avait peur qu'on l'embarque. Elle ne voulait pas quitter sa maison. Elle abandonna brusquement le banc de pierre et courut se cacher près du pin tordu. Les pommes de pin roulaient sous ses pieds nus.

- Maman ! Que fais-tu ici ? Est-ce toi qui as coupé toutes les roses ?
- Pourquoi m'appellez-vous maman ? Qui êtes-vous ?
- Mais maman, je suis Jeanne, ta fille.
- Impossible je n'ai pas d'enfants. Pas le temps de m'en occuper, avec tous les chevaux. Je dois monter à cheval, aujourd'hui.

Jeanne avait des larmes plein le cœur. Sa mère ne la reconnaissait déjà plus. On l'avait prévenue, mais elle n'avait pas voulu y croire. Non, Rose n'était pas complètement folle. Elle se souvenait des chevaux. Si elle l'emmenait les voir, ils la sauveraient.

Soudain Rose se mit à courir, mais elle ne courait plus très vite. Saleté de vieux corps.

Jeanne la rattrapa et voulut l'embrasser, la serrer contre elle, Rose la repoussa violemment. Jeanne lui prit la main. Rose tenta de se libérer, mais Jeanne tenait bon. Rose se calma. Les deux femmes se dirigèrent vers la maison, petit fantôme blanc dans la brume du matin dans sa chemise de nuit toute tachée de terre, mise à l'envers, devant derrière, tenant la main de l'autre, grande et solide. Mère et fille, dans des rôles inversés. Rose s'arrêta devant les fleurs décapitées. - C'est bien fait pour Pierre. Il m'a interdit de monter à cheval ce matin. Il m'a dit que je devais arrêter la compétition. J'aimerais bien voir sa tête quand il découvrira toutes ses roses par terre.

- Maman, c'est impossible, papa est mort
- Arrêtez de dire n'importe quoi !

Rose était très agitée. Jeanne lui dit qu'elle l'emmènerait voir les chevaux, elle se calma. Jeanne fit rentrer sa mère dans la maison, elle se laissa faire, comme une petite fille. Jeanne lui fit prendre une douche, l'habilla. Elle choisit sa culotte de cheval préférée, la blanche et sa veste rouge, celles des grands concours. Rose se regarda dans le grand miroir, parut satisfaite, esquissa un sourire.

- Je suis Janou, la championne de France

Jeanne ne l'entendit pas, elle cherchait les bottes et la bombe. Elle installa sa mère dans sa voiture. Rose se laissa faire.

- Avez-vous pris ma cravache ?

Non, Jeanne l'avait oubliée. Elle courut chercher la baguette magique. A son retour, sa mère avait fermé les yeux. Jeanne démarra, Rose se laissa bercer par les chaos de la route, elles roulèrent une vingtaine de minutes sur la route côtière. Les vagues harcelaient les rochers, le spectacle était magnifique. La voiture s'arrêta sur le petit parking, Rose se réveilla.

- Où sommes-nous ? Je ne reconnais rien
- Viens, maman, nous sommes au manège des Platanes

Rose fit un effort pour se souvenir, mais rien ne venait. Le manège des Platanes de son enfance était situé près de la mer, allée des Platanes, une rue perpendiculaire à l'avenue de Gaulle, pas au milieu des pins, pas ici. Cette femme qui l'accompagnait et prétendait être sa fille mentait. Elle la suivit quand même vers les écuries. Elles firent quelques pas et soudain l'odeur du crottin et de la sueur des chevaux chatouilla ses narines. Ce parfum, elle le reconnaissait entre mille. Elle était née avec les chevaux, elle mourrait avec eux. Elle s'arrêta.

- Viens, maman
- Laissez-moi respirer l'odeur de la vie

Jeanne la laissa profiter de l'instant, les yeux fermés. A quoi pensait-elle ? Que se passait-il dans cette tête pleine de trous ? Les chevaux sauveraient sa mère. Elle reprit sa main et elles entrèrent dans les écuries. Dans les box certains chevaux se délectaient de bottes de foin, d'autres se tenaient immobiles, d'autre encore se faisaient brosser. Beaucoup étaient absents, à cette heure les cavaliers s'entraînaient dans le manège. Rose s'arrêta devant le 4^{ème} box et pointa le cheval.

- Je veux monter Rocket aujourd'hui. Sellez-le et amenez-le-moi !

Le ton de Rose était autoritaire. Comme si soudain, la maladie avait disparu, qu'elle avait de nouveau trente ans, qu'elle allait monter à cheval comme autrefois et gagner des concours. La tête du cheval alezan sortait largement du box, comme demandant à être monté.

- Maman, tu ne peux pas monter, nous allons caresser les chevaux, les brosser et tresser leur crinière.

- Vous me prenez pour le palefrenier ? Je veux monter ce cheval.

Rose savait-elle encore diriger un cheval ? Son vieux corps fatigué saurait-il retrouver les bons réflexes, elle qui peinait à s'habiller toute seule et oubliait comment faire bouillir une casserole d'eau et cuire des pâtes ? La maladie avait rongé son cerveau. Non, mieux valait ne pas prendre de risque

- Maman, nous allons le brosser

- Non, non, je veux monter Rocket immédiatement. Hier, j'ai gagné le premier Championnat du monde de course d'obstacles à La Baule, je les ai toutes eues, la petite Américaine Miss Mac Evoy et l'autre, la Canadienne, Keer, sur son alezan qu'on disait lumineux, Magnor. Rocket est vieux, tout le monde le dit fini à treize ans, mais il a des milliers de barres sous les pieds, il a sauté les quatorze obstacles comme un roi, la détente impeccable lors du passage de la triple rivière. Hein mon Rocket ? Tu es un cheval formidable.

Rose caressa la joue de l'animal.

- On va encore gagner plein de courses tous les deux. Vous allez voir ce que vous allez voir. Moi, Janou, je suis une grande cavalière ! Allez, pressez-vous ! Où est Pierre ? Pierre ! Il est toujours en retard celui-là !

Jeanne regarda sa mère stupéfaite. Pierre était mort, Rocket aussi. Sa mère n'avait pas gagné le Championnat du monde de sauts d'obstacles à La Baule en 1974. Et voilà qu'elle se prenait pour la gagnante, Janou Tissot-Lefèbvre. Elles étaient nées le même jour, Janou la brune aux yeux bridés, en Indochine, de mère asiatique, Rose la blonde à La Baule à l'hôtel Castellina, propriétaire du manège des Platanes, situé à l'époque à

deux pas de la mer. Les deux cavalières se connaissaient bien. Rose avait été tellement déçue de ne pas être sélectionnée pour ce championnat dans sa ville natale. Et maintenant, elle disait l'avoir gagné ? Fallait-il corriger sa vision des choses, lui expliquer qu'elle n'avait pas concouru, que le Rocket du box n° 4 n'était pas le Rocket de la victoire de Janou ou valait-il mieux la laisser dans ses rêves ? Dans cette autre vision de la vie ?

Jeanne n'eut pas le temps de décider. Une jeune fille, culotte blanche et veste rouge approcha du box N°4. Sous sa bombe noire, ses petits yeux bridés brillaient, elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Janou. Était-ce une hallucination ? Elle s'approcha, ouvrit la porte du box, sella Rocket et se dirigea vers le manège.

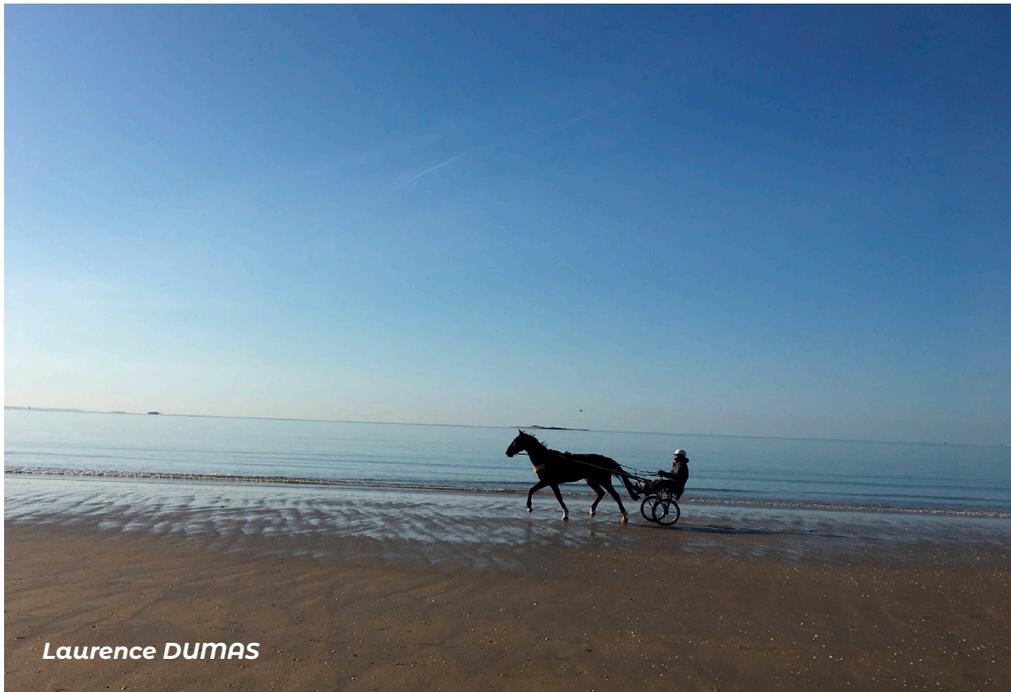
- Mademoiselle !

La jeune fille ne se retourna pas.

Rose était désemparée. Janou ici ? Sa tête la brûlait. Une douleur terrible. Elle se recroquevilla contre le mur et se laissa tomber à terre.

- Maman ?





Laurence DUMAS



g_c.photographie

Emeline GAZEAU CHOPLIN



Martine LELIEVRE PEGORIER



Alice SAGAUT

Le cheval à La Baule-Escoublac

Elise CONAN

6^e prix ex-aequo

La Baule-Escoublac, juillet 1957

La Baule-Escoublac, terre lunaire de mer et de cheval.

Chaque année, depuis 17 ans, le même refrain se jouait pour Rose, serveuse principale au Grand Hôtel du Cheval d'Or, institution mythique des plus prisées de la côte bauloise. Quelques rides en plus, de jeune et novice, elle s'était transformée en jolie jeune femme de 35 ans au teint mat et satiné.

“Deux entrées pour la 10, trois menus standard pour la 4 et surtout, n'oublie pas le pichet de rosé pour la 7 ! Cela fait déjà plus de 10 minutes qu'ils attendent” injoncte mère Jeanne. Comment est-ce Dieu possible d'être aussi lambine ! Dépêche-toi !

Cette femme aux reproches stridents n'est nulle autre que sa mère, veuve de son jeune époux depuis 10 ans, décédé des suites d'une maladie mal connue de cette époque, mais dont le trépas laissa cette femme, soit seule, mais non pas désœuvrée comme nous pourrions l'en croire.

Maugréant de la lenteur de sa fille, mère Jeanne s'en alla retrouver ses commis de cuisine et s'assurer que daurades au poivre, aiguillons de poulets, pâtés en croûte, sautés d'agneau au gingembre, plats forts demandés par sa clientèle d'habitues, et au menu de ceux des touristes qui avaient pris d'assaut son établissement comme tous les étés, s'apprêtaient à quitter les arrières cuisine.

Depuis une décennie qu'elle tenait les affaires de l'établissement, sa réputation n'était plus à faire et louée aux moins 10 rondes alentour, mais son caractère, loin de s'adoucir s'en était aigri. Sa fille en faisait les frais régulièrement d'ailleurs, au sus et à la vue de tous, mais grâce à Dieu, conservait cependant la spontanéité et l'ingénuité souvent propre aux filles élevées à la campagne.

S'activant entre les tablées, toujours un mot agréable pour les anciens, la sueur perlant doucement le long de son front et de ses épaules, Rose devinait aux regards insistants de certains clients sur ses courbes un désir larvé et chatoyant qui ne la laissait pas indifférente.

Tout occupé qu'était ce petit monde à ses habitudes, que personne ne remarqua le brouhaha qui se rapprochait depuis l'axe central du Bourg amenant doucement ses habitants à sortir de leur quiétude.

Au loin, un groupe d'une cinquantaine de cavaliers en tenue militaire se rapprochait effectivement entourant un troupeau de chevaux, aux poils et crins mêlés de transpiration, de sueur et de poussière drainées le long des dunes des bôles sablonneuses.

Le capitaine de régiment à la mine très sombre, scruta la rue, ses résidents et se décida à hêler fortement la population pour demander son chemin, de l'eau pour ses équidés et sa garnison. Perdus au beau milieu de cette plaine sablonneuse, hagards et fatigués des recherches menées nuit et jour pour retrouver le troupeau, plus personne ne souhaitait avancer un sabot ! ou un pied selon le point de vue !

Une conjoncture des plus surprenantes l'avait amené à assurer cette mission; un des trains circulant sur la nouvelle voie de chemin de fer reliant Saint-Nazaire à la Baule-Escoublac avait déraillé, mettant en péril sa cargaison de chevaux sauvages, élevés sur les dunes et destinés à la Garde Républicaine, en chemin vers leurs nouveaux métiers. Car, il importe de le rappeler, si ce village balnéaire était réputé pour sa baie, il l'était tout autant pour la qualité de son élevage atypique de selle français sauvages.

Dressé sur l'un des plus beaux et flamboyant spécimen qu'il soit, cet homme rompu aux subtilités équestres, à l'art de manier destriers, épées et mortiers, arborait cependant un visage aux couleurs très ombragées, témoin de la difficulté de sa tâche. A ses côtés, des militaires d'exception, choisis pour leur dextérité, vivacité et issus de la haute académie équestre, avaient rejoint les rangs de cette équipée toute particulière.

Bientôt, un coral fut installé et rassemblés à l'intérieur, dans un amas continu de hennissements, de cris, de bruits de sabot sur la terre ocrée, les magnifiques chevaux de la côte bauloise. L'instant d'après, il

était à pied et une foule l'entourait, le pressant de questions, de regards ébahis et de respect teintés d'admiration.

Cachée derrière les platanes, notre jeune Rose scrutait la scène avec attention et s'enquêrait inquiète des mouvements de son cher Prométhée, s'ébrouant et s'invectivant ardemment à l'odeur et au bruit qui provenaient de la grande allée. Ses hennissements de rage ne tardèrent pas à être entendus du troupeau et de ses gardiens, créant une agitation supplémentaire.

Rose, cavalière émérite et autodidacte, vouait une passion sans commune mesure pour les équidés, inscrite dans son sang depuis sa naissance.

Et c'est à l'ombre du manège bordé d'arbres millénaires, au beau milieu d'étendues lunaires, dans l'arrière cour du Grand Hôtel, que son cher Prométhée l'attendait après chacun de ses services pour des envolées trépidantes.

A en croire les rumeurs, cet étalon ambré, aux couleurs armoirées et dorées au soleil, n'était autre que le dernier et unique descendant direct de la dynastie des Ors, lignée princière des troupeaux de chevaux sauvages évoluant sur les dunes de sable de la côte.

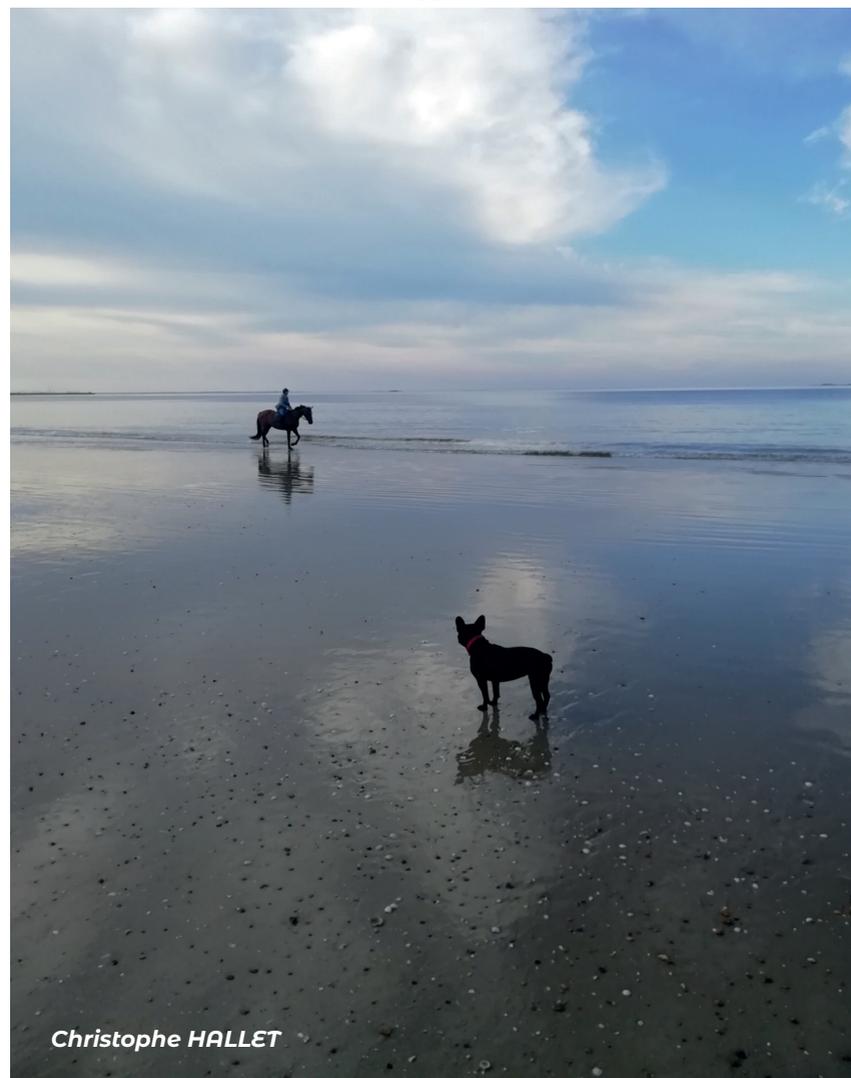
Au hasard d'une déambulation nocturne en pleine tannée de sable, qu'elle ne fut pas son étonnement qui ne tarda pas à se transformer rapidement en inquiétude de voir cet animal couché sur le flanc, incapable de se relever, gémissant tout son effroi. Après des mois de convalescence et de bons soins, il élu domicile auprès de Rose. La vie et la solitude de leur cœur, bien que fort entourés, les avait réunis. Ils s'étaient trouvés, la vie s'en était chargée pour eux.

Doté d'une intelligence fine et intuitive, d'une douceur incomparable associée à une fougue électrique, il se disait, dans les chaumières qu'il apportait bonheur et prospérité. Un véritable culte lui était voué dans tout le Pays de la Loire, mais aucun habitant ne l'avait vu, ni approché ni ne savait jamais où il se trouvait, disparaissant aussi rapidement qu'il était entraperçu.

Seul ce village, replié sur sa vie simple et heureuse, savait.

C'est alors que Norbert croisa le regard de la jeune serveuse et reconnut le hennissement de l'animal. Nul besoin de parler. Désespéré de cette campagne équestre, mais à l'écoute de ses protégés, il comprenait enfin les raisons qui poussaient depuis de longues journées son troupeau à se diriger vers ce lieu, malgré ses tentatives pour l'en dissuader. Leur instinct avait parlé. Homme de cheval, il les avait écoutés pour aller à la rencontre de celui qui détenait la clef.

Bondissant en dehors de son enclos, muscles saillants et couverts d'eau salée, une écume le couvrant progressivement, Prométhée parut enfin.



Une route sans fin.

Alexandre JACQUES

6^e prix ex-aequo

On m'appelle Éclair.

Je trotte, je galope sur les routes enfoncées défonçées d'Essaouira. Je suis cheval taxi sur l'autoroute de la ville comme disent les souris, la route quatre voies qui la traverse. Je tire une vieille carriole blanche et bleue qui n'a plus d'âge et m'arrête à la demande de chaque passager sur le bord de la route. Pour deux à trois dirhams, je transporte jusqu'à six personnes vers le prochain arrêt.

Les journées sont très longues, très chaudes et très bruyantes. Je me faufile dans la circulation dense de la cité du vent jusqu'à la nuit.

Mon maître Youness s'occupe de moi depuis plus de dix ans, depuis qu'il a hérité de la carriole de son père, la seule ressource financière de sa famille. On peut dire qu'il est pauvre, donc je suis à son image, maigre, gris comme la route et pas très beau. Pourquoi m'appeler Éclair ?

Sans doute, à ses yeux de miséreux, j'ai une grande valeur.

Je ne mange pas à ma faim, je broute les mauvaises herbes qui réussissent à pousser sur les terrains vagues et parfois, quand il n'y a plus rien, je me nourris de vieux cartons. Youness me fait vivre une vie de labeur, sans confort, sans soin, le stricte minimum.

Sa situation, son manque d'éducation et de valeurs pour les animaux font de moi un simple outil à ne pas casser, usé par les kilomètres. Il faut l'excuser, lui aussi sa vie est une corvée, une lutte.

La nuit sur mon terrain vague, prisonnier par mes deux pattes avant attachées entre elles, je rêve d'une autre vie... Être un cheval Barbe, être dorloté, choyé par mon cavalier, être acteur d'une fantasia, harnaché comme un prince, charger en troupe à la même allure jusqu'au coup

de fusil de mon cavalier. Entendre les applaudissements du peuple marocain fasciné et fier par le spectacle de la tradition du guerrier et de sa monture. Ou une autre ville, un autre destin... Tirer à deux une magnifique calèche de Marrakech, traverser la place Jemaa el Fna, être la carte postale luxueuse du Maroc. Arrête de rêver Éclair, il faut se réveiller !

Une nouvelle journée commence, je suis un robot, je ne pense plus, je trotte, je trotte, je trotte... Une main d'enfant me caresse la tête, il demande mon nom, sourit d'être promené par un cheval, m'encourage pour aller plus vite. Et l'Eclair est de retour !



Stéphane ESCAICH



Didier ENSARGUEX



Serge HATTET



Jean-Claude BELOT



Philippe CHAUFOURNIER

Les jeudis d'Agathe

Muriel DENIS

9^e prix

Cette année,
c'est une année particulière.

Cette année,
Agathe vit avec sa grande sœur
dans la maison de sa grand-mère
c'est pas drôle tous les jours à la Villa
et surtout toutes les nuits
car c'est l'hiver.

Il faut chauffer le lit avec une brique pour réchauffer les draps humides
mais comme ce sont les murs qui sont humides aussi,
comme cette année il pleut trop,
comme c'est au bord de la mer et que le vent gelé souffle,
que la maison construite sur la dune va s'envoler,
ça réchauffe juste les pieds glacés au moment
où la petite fille se glisse sous le drap,
sous la couverture,
sous l'autre couverture,
sous l'édredon.

Heureusement elle a chaud au cœur,
car demain elle voit Lucien.

Agathe se dit qu'elle est comme dans le conte,
Sauf que là c'est elle qui est comme le petit pois
sous toutes les couches.
Mais elle a toujours froid,
la chaleur de la salamandre n'y suffit pas
même si son lit est dans la chambre juste derrière.

La petite fille se réchauffe en pensant à l'été
la petite fille se réchauffe en écoutant sa sœur lui raconter des histoires,
elles rient même si c'est pas drôle et ça les réchauffe
elles entendent la grand-mère grommeler
elle marche sur le parquet
parce qu'elle a froid aussi.

Il fait froid mais demain elle voit Lucien et ça lui donne chaud.

Elle est assez grande pour y aller toute seule
elle se dit qu'elle est assez grande et ça lui suffit
d'ailleurs là-bas personne ne la remarque,
sauf Lucien.

C'est loin pour des petites jambes mais elle assez grande,
elle y va tous les jeudis
et c'est une sacrée aventure.

C'est le rendez-vous avec Lucien
c'est un rendez-vous secret
son cœur bat fort sur le chemin des oiseaux entre la voie ferrée et la mer
elle court car sa grand-mère ne doit pas se rendre compte de son absence
tous les jeudis elle passe la barrière.

Son prénom est écrit sur la porte
c'est comme ça qu'elle a su
elle ouvre le loquet
et se glisse doucement dans l'ombre
même si c'est l'hiver ici Il fait chaud
ça sent bon
le cheval est toujours fidèle au rendez-vous lui aussi
ses grands yeux noirs,
tendres
la console de tout
il est dans son box
il s'appelle Lucien, il commence à être vieux,
et il sait que la petite fille va venir.

Il reconnaît l'odeur de sucre d'Agathe dans la pénombre
Ses gestes très doux sur l'encolure
car Agathe pour le caresser entre les deux yeux
doit se mettre sur la pointe des pieds
alors Lucien baisse la tête un peu plus,
jusqu'à la main de la petite fille
la petite main collante

A l'intérieur de la main d'Agathe,
il y a toujours un sucre.

Agathe en chipe un tous les jeudis matin à sa grand-mère
ce soir elle va encore grommeler
si elle s'en aperçoit
mais Agathe s'en fiche.

Lucien ouvre la petite main encore fermée
avec son museau
et doucement effleure la paume
et attrape le sucre d'Agathe.

Cet hiver est un hiver particulier,
et Agathe a chaud grâce aux jeudis avec Lucien.

le jeudi Lucien ne sort que le soir
il aimerait tant emmener Agathe se promener sur la plage
plutôt que cet homme nerveux qui tire trop sur le mors
mais Agathe est trop petite,
et Lucien trop grand.

Lucien a bien remarqué que personne ne la remarque
une fois dans le box elle se cache du côté du mur, derrière lui
et personne ne la voit.

Lucien est trois fois plus haut
que cette petite fille aux joues rouges
comme des petites pommes,

Agathe qui lui chuchote des histoires de petit pois
Lucien se laisse bercer par les histoires d'Agathe,
Agathe se réchauffe dans l'encolure de Lucien,
parfois elle s'endort dans le foin
et le souffle chaud de Lucien.

Les jeudis d'Agathe sont une merveille
jusqu'au moment où elle doit repartir jusqu'au jeudi suivant.

Agathe retient son émotion,
referme le loquet
personne ne la remarque
Lucien a été un cheval qui a gagné beaucoup de prix,
Il a aimé les sauts d'obstacle
et fait gagner cet homme nerveux qui tire trop sur le mors.

Lucien a été un immense cheval de compétition
Mais désormais Lucien aime les jeudis tranquilles
et la petite pomme d'amour qui apparaît dans l'ombre.

Cette année
c'est une année particulière
pas comme les autres
voilà le printemps
voilà l'été
bientôt la fin de l'année,
de l'école,
Agathe va retourner dans la grande ville retrouver ses parents
c'est le monde à l'envers
elle doit quitter le bord de mer
alors que les vacances arrivent enfin,
alors que les enfants vont faire des balades à cheval sur la plage.

Tous les enfants sauf elle.

elle est contente de retrouver ses parents partis si loin toute une année,
mais si triste de quitter Lucien.

Agathe raconte tout cela à l'oreille du cheval
dans l'été brûlant qui s'annonce
elle a beaucoup grandi
Lucien n'a plus besoin de baisser la tête très bas la tête pour les caresses,
juste un peu,
pour le morceau de sucre que lui tend sa petite pomme préférée.
Dans l'ombre Agathe s'étend dans le foin près de Lucien
le box est frais lorsqu'il fait si chaud dehors,

c'est le dernier jeudi
et l'homme nerveux aujourd'hui ne vient pas.

Lucien doucement se couche près de la petite fille
et la pousse doucement du museau.

Agathe comprend alors,
elle ouvre le box
elle se hisse sur le cheval couché qui se relève doucement
et les voilà partis devant les yeux ébahis du personnel du centre équestre.

Agathe est si majestueuse,
posée et gracile sur ce champion immense.
Agathe même en robe
à l'air si à l'aise sur Lucien.

Elle le monte à cru
C'est la première fois qu'elle monte sur un cheval,
et c'est une évidence.

Lucien lui offre la plus belle ballade de sa petite vie sur la plage
Et personne n'ose l'arrêter
Il marchera toujours au pas sans mors et sans licol
Il marchera toujours au pas et sans heurt avec Agathe sur son dos
Il marchera au pas avec Agathe qui se tient à sa crinière.

Lucien l'ancien champion,
Lucien le cheval noir
Et Agathe la petite fille de tous les jeudis
Sa petite pomme d'amour qui repart à Paris.



Merci Violette

Véronique EUDE

10^e prix

La famille Berkhaim est venue s'installer en France en 1936 fuyant la Pologne devenue déjà oppressante pour les personnes de confession juive. Sara l'aînée avait deux ans et Judith seulement quelques mois.

Alors que l'orage de la guerre gronde partout dans le Monde, la foudre tombe sur Judith, Ernst son père est arrêté et déporté pour ses activités politiques. Irène sa femme trouve une maison d'enfants pour y cacher ses deux grandes. Sara et Judith partent à côté de Nantes où de riches bienfaiteurs hébergent des enfants opprimés.

Irène garde avec elle Myriam son bébé pensant pouvoir davantage se cacher en ne gardant qu'une de ses filles. La vie en décidera tristement autrement... Malheureusement la menace de la Gestapo fait planer sur le pensionnat une menace de mort. C'est ainsi que le couple de bienfaiteurs préférèrent disperser ses protégés sur la côte Ouest, plus à l'abri dans des familles.

C'est dans ces tristes conditions que les deux sœurs durent à nouveau endurer une nouvelle séparation... Lorsqu'elle arriva dans une petite ferme, la bienfaitrice serra la petite Judith dans ses bras et lui susurra quelques mots réconfortants avant de partir. Judith ne versa aucune larme. Elle avait décidé de cesser de s'attacher aux gens puisqu'à chaque fois il fallait tôt ou tard les quitter et ce, peut-être pour toujours.

Judith sentit immédiatement une odeur particulière. Elle se laissa guider par son odorat et c'est ainsi qu'elle tomba nez à nez avec une bête qui lui sembla gigantesque !! C'était une robuste jument alezane au chanfrein blanc. Aussi bien Judith que la jument sursautèrent, Ni l'une ni l'autre ne s'attendaient à se rencontrer...

« Elle s'appelle Garance ! » dit Léon le fils du fermier.

En réalité Judith n'avait aucune connaissance réelle des animaux, mais Judith n'eut pas peur de cette grande bête musclée. Cette rencontre équine lui faisait même oublier pourquoi elle était arrivée chez Léon.

Judith osa à peine effleurer le bout du nez de la grande Garance. Mais la sensation de douceur et de chaleur lui parut agréable.

Garance tirait chaque jours la charrette de Goémon que Léon et son père Armand ramassaient.

Une fois débarrassée de son harnachement, Judith passa sa main dans la douce fourrure de la jument. Son encolure était chaude. Ce soir-là, Judith se sentit presque bien. Elle eu en tête cette intrigante rencontre.

Les jours qui suivirent Judith eu à cœur d'accompagner Léon nourrir la jument. La fillette restait subjugué par Garance.

Les jours où il n'y avait pas école, Judith se levait malgré tout de bonne heure et allait aider Léon à brider la jument. Elle regardait partir la charrette tirée par la courageuse jument.

Lorsque Garance rentrait de sa dure journée de travail, Judith allait lui caresser le ventre qui s'arrondissait maintenant de jour en jour. Même pleine, Garance ne rechignait jamais au travail,

Durant une nuit de printemps, Garance donna naissance à son petit. C'est le cœur battant qu'ils découvrirent une magnifique pouliche à côté de sa mère qui était étrangement encore couchée. Judith avança calmement vers Garance et s'accroupit à côté de son encolure. Elle la flatta et lui susurra des mots doux. La fillette était fière de la brave jument. De plus, voir une mère avec son petit lui faisait chaud au cœur, elle qui était privée de la sienne.

Mais malheureusement Garance trop faible s'éteint d'épuisement dans l'après-midi...

Judith retourna alors vers la pouliche orpheline et ne put s'empêcher de penser à sa propre mère dont elle ignorait tout depuis trop longtemps.

Mais au lieu de détester la pouliche, Judith se sentit immédiatement proche d'elle.

Léon qui s'était faufile dans le box demanda : « Tu as une idée pour son nom ? » La fillette répondit immédiatement : « Violette !... C'était la fleur préférée de ma maman ». Violette la petite pouliche représentait la promesse de jours meilleurs...

Léon et Armand étaient épuisés de travailler sans l'aide de leur jument, ce fut donc à Judith que revint la tâche de s'occuper de Violette. Judith appréciait ces moments, la douceur du poil, la chaleur de son encolure et son odeur de poulain la gonflaient d'énergie pour la journée. Le soir en revenant de l'École, Judith se précipitait pour donner du lait à Violette qui l'attendait gentiment. Avant de partir pour aider Mauricette à la préparation du dîner, Judith flattait son encolure comme elle faisait à sa mère Garance.

Même si Judith manipulait Violette tous les jours, il était inconcevable de la laisser tenir seule.

Mais Judith avait l'impression qu'elle ne craignait rien avec elle.

La mer n'était pas très éloignée, mais Armand préférait que la pouliche soit plus âgée pour s'y rendre. Il craignait que cette vaste étendue d'eau n'effraie Violette.

Deux années étaient maintenant passées et le début du printemps était avancé en cette fin du mois d'avril. Les beaux jours donnaient envie à Judith de recouvrer un peu plus de liberté et Violette semblait pour Judith prête à débiter son apprentissage au bord de mer.

C'est comme cela que Judith noua le licol sur la tête de la jeune jument et que toutes deux partirent discrètement... Direction la plage et désobéissant clairement aux volontés d'Armand !

Cette sortie improvisée changeait vraiment du quotidien et Judith sous l'effet de l'adrénaline ne remarqua pas l'inquiétude de la jument. Elle continua son épopée en direction de la mer. Depuis bientôt cinq ans de guerre, de privation, de danger, de pertes et de peur, il était urgent pour

Judith de recouvrer la liberté et l'innocence de l'enfance !

Lorsque Judith et Violette foulèrent le sable, Judith sauta alors sur le dos de la jument. Au début Violette tourna sa tête pour respirer les pieds de sa cavalière. Judith tenait la crinière épaisse et blanche et le vent lui caressait les joues. Quand Violette se mit à marcher puis à trotter Judith se sentit à l'aise sur ce dos rond et chaud. Les crins de Violette venaient se mêler aux cheveux longs de la fillette : Jument et fille/ Fille et jument... Judith se sentait libre : La LIBERTE enfin !!

Cette chevauchée volée était un cadeau. Puis soudain une escadrille d'avions anglais surgit et la pouliche prit peur et se mit à galoper en tous sens. Au moment d'entrer les sabots dans l'eau, Violette fit volte-face éjectant brutalement Judith dont le corps vint heurter un des rochers du littoral. La tête de Judith se fracassa sur la pierre et la jument affolée quitta la plage dans un galop effréné retrouvant seule le chemin du retour. Judith resta inerte.

Armand et Léon mirent un temps fou à retrouver le corps de Judith allongé sur la plage. La petite ne répondait à rien et ils la portèrent tous deux jusqu'au cabinet du docteur. Ce dernier prévint tout de suite Armand : « Il faut faire vite ! » Montez la dans ma voiture, nous devons l'emmener immédiatement à l'hôpital ! » La fillette fut admise dans de tristes conditions de fin de guerre. L'hôpital manquait de tout et Armand du la laisser là seule.

Deux jours plus tard, soit le 30 avril 1944, un escadron d'allemands accompagnés de trois hommes de la Gestapo excités et très nerveux vinrent enfoncer la porte d'Armand. Réveillés par les hurlements du chef, Armand et Mauricette furent mis en joue !

- Nous savons que vous cachez une enfant juive !! Où est-elle ??

Les sous-fifres du commandant retournèrent la maison mais ne trouvèrent aucune affaire prouvant les dires du dénonciateur. Mauricette vigilante prenait soin de toujours ranger les affaires de Judith dans une trappe dans le cellier.

Et comme Judith n'était pas Dieu merci présente sur la ferme ce jour-là

mais loin à l'hôpital, les allemands pensèrent à une dénonciation erronée. Ainsi cette petite enfant innocente fut donc sauvée d'une fin tragique grâce à sa terrible chute de cheval !

Trois jours après lorsque Armand rendit visite à Judith, il eut la joie de la découvrir les yeux ouverts ! Finalement la désobéissance et sa chute lui avait bel et bien sauvé la vie !!

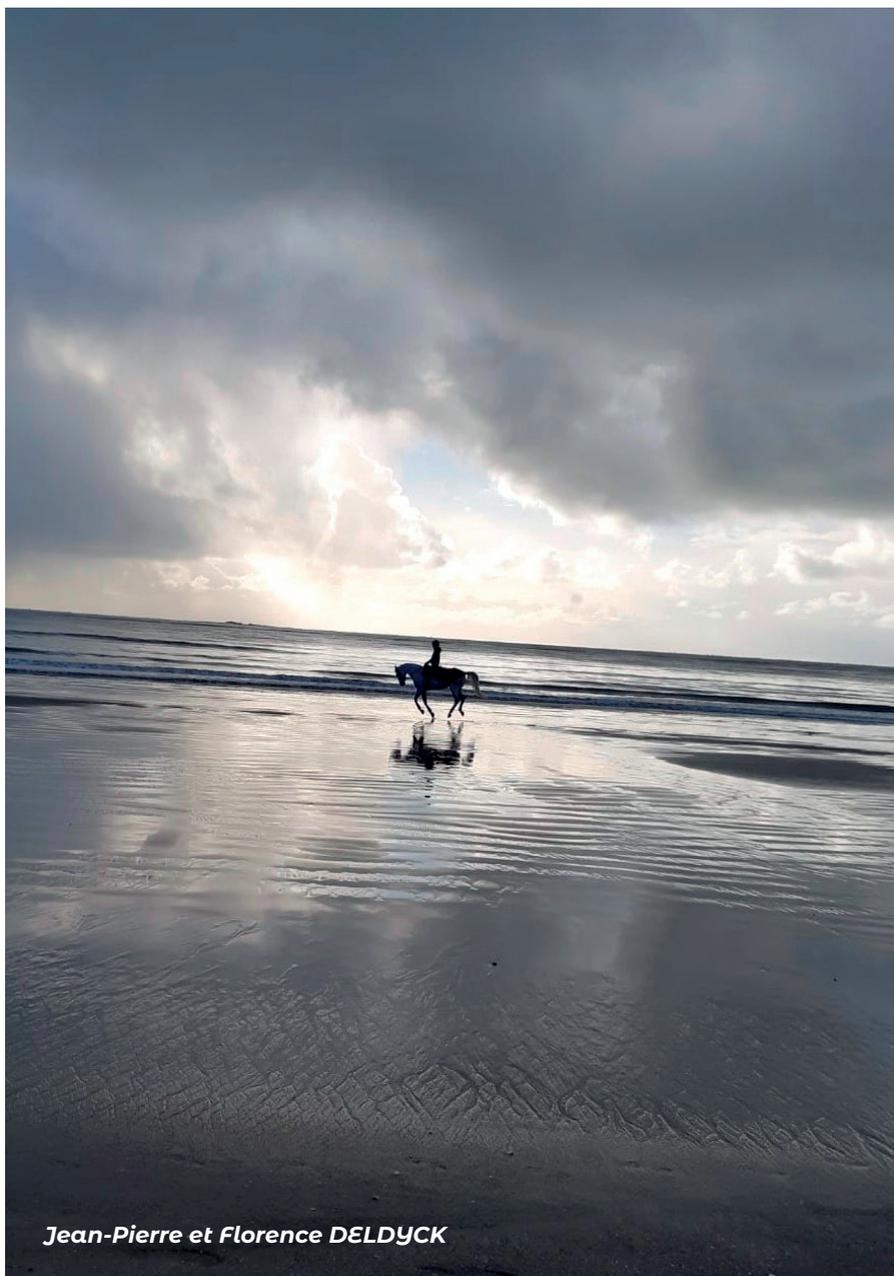
Quand Armand rentra, il alla dans l'écurie et passa doucement sa main rugueuse sur le chanfrein doux et large de sa jument et les larmes aux yeux lui dit « MERCI VIOLETTE... »

A la fin de sa vie la maladie d'Alzheimer avait diminué Judith et elle ne vivait que le moment présent oubliant déjà celui qui venait de passer. Se souvenait-elle de sa famille ? De la guerre ? De Garance et de sa pouliche ? Probablement pas !

Un soir Judith se sentait agitée et calme à la fois sentant peut-être la fin arriver. Qui sait ce qu'elle put penser à cet instant précis. Personne ne le saura. La nuit venue Judith emporta pour toujours et en silence ses souvenirs, ses peines, ses espoirs...

La seule chose que sa fille retrouva en découvrant le corps de Judith sans vie le lendemain fut une poignée de crins blonds sentant la violette serrée au creux de sa main...





L'ANNÉE DU CHEVAL
Recueil

Maquette : Service communication - Ville de La Baule-Escoublac

© Ville de La Baule-Escoublac

Imprimé en France par Offset 5 (44)

Dépôt légal : novembre 2021

N° impression : EVLBE 002-2021

ISBN : 978-2-9576569-1-2

EAN : 978 2 957 6569 12



Anne ALBRAND

2021 étant « Année du cheval » à La Baule-Escoublac, il était évident que ce thème soit celui de ce millésime du concours annuel de nouvelles et de photos.

Il existe un lien unique entre notre ville et « la plus noble conquête de l'Homme » : plusieurs centres équestres, le stade hippique François André et le Jumping international, l'allée Cavalière, les matchs de polo sur la plage, une unité équestre de la Police municipale... Autant de témoignages qui prouvent que l'équitation fait véritablement partie de l'ADN de La Baule-Escoublac.

Le lecteur va donc découvrir avec intérêt comment les contributeurs à ce recueil, Baulois résidents ou visiteurs, ont traduit par leurs écrits et dans leurs photos la façon dont ils ont ressenti cette incarnation entre la ville et la monture.

Ce recueil de textes et photos, sélection des meilleures contributions à ce concours, permet de conclure avec émotion et élégance cette année équine.

VILLE DE
La Baule
ESCOUBLAC



@VilleLaBaule

labaule.fr

#VivreAuPaysDesVacances